TOUS LES SPORTS

Il semble qu'en plus d'un pays on ait difficulté à concevoir cette vérité primordiale et essentielle que les Jeux Olympiques comportent un ensemble de tous les sports. Il en était pourtant ainsi daus le passé et, sans être grand clerc, on sait généralement qu'à Olympic, des courses équestres et des epreuves de pugilat succédaient aux courses pédestres. Nul ne s'étonna donc que la charte fondamentale du rétablissement des Olympiades proclamât à nouveau un principe si logique et si légitime. Dès la première heure, il était acquis que les Jeux modernes comprendraient autant que possible toutes les l'ormes d'exercice en usage dans le monde actuel. Athènes, Paris, Saint-Louis, Londres apportèrent à cette décision théorique la consécration des faits. Cependant l'on voit encore — et même l'an de grâce 1910 se distingue à cet égard par une recrudescence fâcheuse de semblables initiatives-de simples meetings de courses à pied qualifiés : Jeux Olympiques par leurs organisateurs. Cela ne leur réussit pas toujours. Un grand club belge vient d'en faire l'expérience. Pour s'être obstiné à employer cette dénomination impropre, il s'est privé de l'appui de l'Exposition universelle et aussi de celui de l'Union belge des Sociétés de sports athlétiques. Le présidant de cette Union, convié à exercer la présidence d'honneur du meeting, s'y est refusé à cause du titre choisi. Quant à l'Exposition bruxelloise, le commissaire du gouvernement avait par avance donné au Comité International l'assurance que l'emploi des mots Jeux Olympiques ne serait pas toléré dans les concours dépendant de l'administration. Le Comité International a été très sensible à cette marque d'égards mais, ainsi qu'il appert de la discussion soulevée à Luxembourg, il ne semble pas s'émouvoir grandement de pareils abus. « N'importe qui peut organiser une course d'ânes, de mulets et l'appeler le Derby car il n'existe pas de moyen *to prevent people of making asses of themselves* » nous écrit un de nos amis en commentant de tels incidents. En effet quand on tient compte des efforts géants

qui ont été dépensés pour mettre debout les quatre Olympiades de 1896, 1900, 1904 et 1908, on ne peut que sourire devant la prétention d'olympiser des réunions sportives restreintes et spéciales.

Mais là n'est pas la question. Encore une fois ces concurrences sont sans péril. Il faut voir surtout l'erreur historique et technique qui les occasionne et les inspire ; et, comme toute erreur de ce genre doit être combattue, on ne saurait trop travailler à extirper les racines de celle-ci. L'origine en est facile à saisir. Remarquons que, dans les speeches dont s'accompagne une distribution de prix ou un banquet, le sport qui occasionne ces cérémonies ou ces agapes est régulièrement proclamé « le plus beau » et « le plus noble » de tous. Ce lieu commun est devenu le pendant du com mentaire sur le fameux « mens sana in corpore sano » auquel ne manquent pas de recourir les humanistes lorsqu'une fâcheuse aventure les oblige de louer l'activité musculaire à laquelle ils sont demeurés bien souvent, hélas ! totalement étrangers. Tantôt donc c'est l'escrime et tantôt le cheval, tantôt c'est l'aviron et tantôt le ski qui obtiennent les honneurs du maximum de « beauté » et de « noblesse » et se voient conférer ce record par des adeptes enthousiastes. D'un sport à l'autre, hier encore, on s'ignorait et on se dédaignait. Or les Jeux Olympiques restaurés ont obligé tous les sports à d'imprévus et féconds contacts. C'est un des plus grands côtés de l'œuvre olympique que d'avoir ainsi travaillé à une unification si précieuse. Et l'hostilité passionnée qu'elle a rencontrée dans certains groupes vient précisément de ce que les dirigeants de ces groupes, pour des motifs tout personnels, repoussaient l'idée de l'unification. La foule des sportsmen, elle, s'y est montrée nettement favorable. Mais il s'en faut que le principe ait été poussé jusqu'où il doit atteindre et surtout qu'on en ait tiré les conséquences logiques. On a bien collaboré en vue d'assurer les participations nationales aux Jeux Olympiques mais chacun conservait *in petto* le sentiment de sa supériorité incontestable sur le voisin et jugeait que l'intérêt supérieur de l'Olympiade devait se concentrer dans sa branche de sport, les autres ne méritant de soulever qu'un intérêt accessoire. Parmi les spécialistes, les coureurs à pied ont toujours professé bruyamment l'opinion la plus exaltée concernant leur propre valeur. A force de le répéter, ils ont fini par persuader aux ignorants qu'ils étaient les héritiers directs et uniques de l'antiquité. Les boxeurs, certes, pourraient en

dire autant et à bien juste titre ; mais ils ne le font pas. La natation est muette de sa nature. On la jugeait primordiale cependant en un temps où, pour compter en tant qu'homme, il convenait de savoir « lire et nager ». Quant aux sports équestres, les formes extérieures ont singulièrement changé si le fond est demeuré identique. Ceux qui les pratiquent de nos jours oublient que jadis ces sports figuraient au programme olympique.

Tous ces états d'esprit superposés et assez explicables, en somme, font comprendre comment, dans l'intervalle des Olympiades modernes, il se rencontre des groupements prêts à usurper de très bonne foi un titre inapproprié et à désigner la partie sous le nom du tout. Bien plus, il est advenu que dans des programmes d'ensemble, ou a vu des « Jeux Olympiques » figurer entre des épreuves d'escrime et des éprouves de natation. C'est à peu près comme si on lisait dans une énumération de concours variés : boxe — gymnastique — exercices physiques — aviron. Est-ce que, par hasard, la boxe, la gymnastique et l'aviron seraient devenus des exercices mentaux ? Quand des coryphées de village se lancent dans de tels errements, cela n'a pas d'inconvénient. L'effet est fâcheux quand il s'agit d'un grand cercle comme celui auquel nous faisions allusion tout à l'heure : groupement sérieux et très respectable par la valeur de ses adhérents et les nombreux services qu'il a rendus à la cause des sports.

On IIe saurait donc trop le répéter, le mot olympique ne peut et ne doit s'appliquer qu'à des ensembles de sports variés. C'est un terme qui est dans le domaine public. Si vous ne craignez pas le ridicule, si votre effort est assez considérable pour être comparé à celui que nécessite l'organisation d'une Olympiade régulière, utilisez-le. Personne n'a le droit de vous en empêcher. Mais de grâce, ne commettez pas cette hérésie de l'appliquer à une seule catégorie de sports et de célébrer des cultes de petite chapelle sous le vocable d'une grande église. Ce qui est olympique est universel. Les Jeux Olympiques sont le temple de l'activité musculaire sous les formes les plus diverses sans qu'il y ait à leur conférer des degrés dans une hiérarchie de beauté et de noblesse. Ce qui est beau et noble, ce n'est point tel ou tel sport en soi, mais la façon dont il est pratiqué, l'esprit dont il est animé, l'âme qu'y met l'homme. Il ne peut rien y avoir d'olympique eu

dehors du contact et de la collaboration des diverses branches de sport unies sur un pied de parfaite égalité pour le perfectionnement de l'humanité.

L'APOTRE DES HARMONIES VIRILES

La France ne paraît pas s'être rendu compte de ce qu'elle a perdu en Bourgault-Ducoudray. Lui, il n'avait jamais eu le temps de chercher La notoriété. Peut-être l'Institut de sou pays se fût-il honoré en lui faisant savoir qu'on aimerait à voter pour lui. Mais l'Institut est une personne qui a très conscience de son rang et qui n'est point exempte d'un tantinet de snobisme. Quand Bourgault-Ducoudray avait composé quelque œuvre pleine de souffle et où de grands horizons purs ne manquaient jamais d'apparaître ça et là comme de sublimes paysages soudainement dévoilés, il la laissait faire son chemin toute seule, ignorant des sollicitations et répugnant à l'intrigue. Il retournait bien vite à son professorat. à sou apostolat plus tôt car sou cours d'histoire de la musique, professé durant trente années au Conservatoire de Paris ne fut autre chose qu'une longue prédication de flamme. Gabriel Fauré a écrit de lui ces lignes qui le résument si bien : « L'art qu'il adorait, pour lequel il vivait et brûlait, il en ouvrait les pages et, radieux, illuminé, vibrant, il gagnait à ses convictions et à ses enthousiasmes tous ses auditeurs ».

Lorsqu'un tel homme reçut l'invitation que lui adressait le Comité International Olympique de participer à une conférence destinée à rapprocher les sports, les lettres et les arts, il n'est pas étonnant qu'il ait répondu par une adhésion empressée. Ce qui l'attirait, de prime-abord, c'était moins la vision de l'Olympiade future toute couronnée de beauté que l'espoir énoncé par le promoteur de la conférence d'arriver à la création dans chaque grande société de sport d'une section chorale. Bourgault-Ducoudray avait en effet la notion d'un art choral jaillissant spontanément des poitrines de la jeunesse pour exalter tous les grands, tous les nobles sentiments dont l'âme humaine est capable. Beau-